UNE Touchante Histoire.

C'était à New-York, par une sombre et froide soirée de janvier. La terre semblait en deuil, et personne sans une bonne raison n'eût bravé la rigueur de l'air. Le Père F.., chapelain de Sainte-Anne, revenait en toute hâte d'une visite de malade, lorsqu'en traversant une petite avenue, il fut soudainement accosté par un homme pauvrement vêtu, mais dont la physionomie simple et bonne commandait le respect.

"Père, dit l'étranger, une âme est en péril, une pauvre femme se meurt; hâtez-vous de venir."

Sans objection, le bon prêtre retourne sur ses pas et marche à côté de l'inconnu. Il se hasarde à lui demander auprès de quelle personne il le conduit. L'homme répond :

"Vous ne la connaissez point, mais venez."

Quoique saisi d'une certaine crainte le Père n'insista pas :

"Une âme est en péril, pensait-il, peu importe son nom." Et il continua de marcher en silence auprès du mystérieux voyageur.

Celui-ci l'arrêta devant une masure qu'il ne se souvenait pas d'avoir vue habitée. Elle n'avait plus de fenêtres, et la porte ne pendait que par un gond. Qui pouvait être là par une telle nuit?.

Il ouvrait la bouche pour parler lorsque son compagnon lui dit : "Entrez, elle est là : que le Seigneur lui vienne en aide!"

Le prêtre entre comme il peut, car la maison est si obscure qu'il n'y distingue rien. Un soupir attire bientôt son attention. Il se tourne vers l'étranger pour lui demander une lumière : l'étranger n'est plus là. La pensée du devoir chassant la frayeur qui commençait à le saisir, le Père se souvint qu'il avait dans sa poche un cierge bénit : il l'allume à la hâte et observe l'endroit où il a été amené d'une si étrange façon. Une pauvre femme gisait dans un coin : elle paraissait en proie à une vive souffrance, et la terreur était peinte sur ses traits. Le bon Père s'approche d'elle pour voir si elle jouit encore de toutes ses facultés. L'éclat de la lumière semble la retirer de l'effroi dans lequel elle est plongée : elle ouvre les yeux, et pendant un instant fixe d'étranges regards sur son pieux visiteur : puis, se cachant le visage dans ses mains, elle se met à pleurer. Le prêtre, dont la voix sympathique et les manières affables avaient touché plus d'un cœur endurci, lui parle doucement, et finit par recevoir une réponse. Mais quelle réponse! D'une voix saccadée et presque trop faible pour être entendue :

" Allez, dit-elle, laissez-moi; je n'attends aucun secours ni de Dieu ni des hommes. Laissez-moi mourir comme j'ai vécu : je suis perdue pour toute l'éternité."

A ces mots le ministre du ciel fut saisi d'une grande compassion, et ses yeux se remplirent de larmes. Offrant silencieusement à Dieu une fervente prière pour lui demander aide et conseil, il essaie d'amener cette malheureuse à considérer la miséricorde de Dieu et l'amour qu'il porte à la moindre de ses créatures. Elle lui répond : " Si vous connaissiez ma vie, vous ne perdriez pas ainsi votre temps avec moi. Je suis....mais attendez, dit-elle en essayant de s'asseoir.....comment êtes-vous venu ici? Qui vous a conduit? Je ne vous ai point demandé. Oh! laissez-moi, je vous en prie.

—Non, mon enfant, reprend le prêtre, ne parlez pas ainsi. Ecoutez-moi, implorez le secours et le pardon de Dieu. Un homme, un peu plus âgé que moi, m'a conduit jusque-là en me priant de vous venir en aide.

—Impossible s'écrie-t-elle, je n'ai point d'ami dans ce pays; personne ne me connaît. J'étais égarée, mes forces m'abandonnaient, je me suis introduite, pour y passer la nuit, dans cette maison déserte. Vous vous êtes trompé de chemin et vous êtes venu dans un endroit qui ne vous était point indiqué.

—Non, dit le prêtre, j'ai été accompagné jusqu'à la porte et mon compagnon m'a laissé là en me disant d'entrer."

L'infortunée pousse un cri déchirant; elle se cache de nouveau le visage et se met à sangloter : " Miséricorde! ô mon Dieu, faites-moi miséricorde! Mon père, écoutez-moi, entendez l'histoire d'une vie misérable et pleine de péchés. Dieu a manifesté l'immensité de sa miséricorde en vous envoyant à une pauvre pécheresse comme moi."

Le prêtre l'encourage, et l'aide à faire une confession générale de toute sa vie. Elle s'en acquitte avec une grande humilité et avec les marques de la plus sincère contrition. Sa mission remplie le P. F..... regarda comme un miracle d'avoir été amené dans cette maison, et il y crut voir la récompense de quelque dévotion. Il lui demanda à quelle intercession particulière elle attribuait la grande faveur qu'elle venait de recevoir.

" Orpheline dès le jeune âge, répondit-elle, je fus mise dans un couvent où l'on m'apprit à aimer Dieu et le prochain. Mon plus grand bonheur était alors de quitter secrètement mes compagnes et de courir à l'église la plus proche. J'y restais le plus longtemps possible, tout occupée à prier pour les âmes du Purgatoire. J'avais une grande dévotion envers ces pauvres âmes. Aucun sacrifice ne me semblait difficile pour leur venir en aide. Je pensais à elles continuellement et je leur offrais toutes mes actions. Oh! combien ces jours de bonheur ont passé vite!

En quittant la pension, j'allai vivre avec une cousine éloignée qui avait des filles de mon âge. Elles étaient riches des biens du monde et en jouissaient tout à leur aise. D'abord je ne partageai pas leurs plaisirs, mais, graduellement, je commençai à trouver douces les soirées auxquelles il m'était donné de prendre part : je les saluais avec bonheur et j'en aspirais le retour. Dieu m'avait donné la beauté, la richesse; la société m'ouvrit ses portes; je fus recherchée et flattée. Mais après le bal prolongé jusqu'au jour, la prière m'était importune : je cessai de prier. Le matin, quelque esprit invisible (je l'ai pensé du moins) me réveillait parfois à l'heure où précédemment j'avais coutume d'entendre la sainte messe. Mais j'étouffais le cris de ma conscience en alléguant le besoin de repos. Ce repos, je sentais bien que j'aurais dû le prendre sur la soirée. Mais ni les arguments de la raison, ni les bonnes inspirations de la grâce ne purent m'empêcher de suivre le cours des plaisirs dans lesquels je m'étais plongée.

Sur ces entrefaites, j'épousai un jeune homme d'une autre religion que la mienne : ce fut le dernier coup porté à mon antique piété; j'abandonnai tous mes devoirs religieux, même les plus importants et les plus nécessaires.

Au début, mon mari se montra bon pour moi, mais bientôt il commença à me négliger, s'absenta souvent de la maison et finit par m'abandonner complètement. Trop fière pour implorer l'assistance de mes amis, je partis à la recherche de l'infidèle. J'errai de ville en ville, et c'est ainsi que je suis arrivée ce soir, exténuée de fatigue, à cette mesure où, par la grâce de Dieu, peut-être aussi par l'intercession des quelques âmes que j'ai secourues jadis, vous m'êtes venu sauver."

Ce qu'elle eût voulu dire encore, nul ne le sait. Epuisée par les aveux qu'elle venait de faire, elle expira doucement quelques minutes après ses dernières paroles.

Où étaient-ils en ce moment les amis auxquels elle avait sacrifié sa vertu? Tel fut la pensée du saint prêtre en la voyant ainsi mourir.

Après avoir prié pour l'âme disparue, le Père s'inquiéta de procurer au cadavre le bienfait de la sépulture chrétienne. Des personnes charitables rendirent les derniers devoirs à l'infortunée voyageuse; mais personne n'a pu dire son nom. Une simple croix marque sa tombe et demande des prières pour celle dont tout le mérite fut de prier pour les morts.

LE R. P. LACORDAIRE.

Les fêtes pascales ont remis en actualité les *Sermons* du R. P. Lacordaire, qui ont été lus à la Bodinière avec beaucoup de feu par M. de Max, et seront relus une dernière fois aujourd'hui.

C'est devenu la mode, ces lectures de sermons.

Il y a quelques jours, un acteur a relu toute l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, et c'est un abbé V.... qui faisait la conférence avant l'audition du cabotin. Si le théâtre est né de l'Eglise, celle-ci revient vers son enfant.

L'idée est bonne, d'avoir repris les œuvres du Père Lacordaire, car il n'y eut jamais un homme plus courageux, plus franc, plus loyal, plus croyant et plus convaincu.

En lui, tout est sympathie, franchise, poésie, charme.

Un contemporain raconte qu'à la sortie de ses sermons, il y avait foule à la sacristie; les hommes disaient : "Ah! qu'il est beau!" Les femmes disaient : "Ah! qu'il est bon!" Elles pensaient sans doute aussi : Ah! qu'il est beau.

Car il l'était, avec ses grands cheveux noirs, ses yeux noirs et ardents, bordés de longs cils noirs, son visage pâle, son front sculptural, le port souverain de la tête, le regard comme illuminé, l'aspect de l'ascète et de l'apôtre.

Et quelle fougue, quelle force, quelle conviction, quel art de persuader!

Comment ne pas se rappeler ces séances extraordinaires, quand il prêcha, vers 1845, ses fameuses conférences à Notre-Dame.

La foule prenait la nef d'assaut. Il fallait être là de très bonne heure.

Lacordaire agissait sur la foule par le feu intérieur et la passion de son inspiration. La voix était merveilleuse, d'abord faible et voilée, puis elle s'échauffait et emplissait la nef. Il ne criait pas aux beaux endroits, au contraire, il baissait le ton, et ses plus beaux cris étaient dits à mi-voix, comme une confidence de pleine tendresse, le corps penché en avant, les mains fébrilement attachées à la chaire, et quand le dernier mot de la phrase était dit, il se relevait, se redressait, la tête en arrière; alors, comme dans le mythe antique où des chaînes d'or relient la bouche qui parle aux oreilles qui écoutent, l'auditoire se soulevait, se redressait insensiblement, se trouvait debout, et les applaudissements retentissaient sous la voûte étonnée.

Quand il prêchait, il y avait cohue. Un jour, à la chapelle de Stanislas, Berryer dut, tant la porte était encombrée, passer par une fenêtre et rester accroché aux barreaux.

Tant de si belle inspiration venait à Lacordaire des qualités rares de son cœur. Je ne sais si le conférencier de la Bodinière, M. Léo Claretie, a cité de lui une lettre bien belle où il explique qu'il ne veut pas accepter un évêché : "Imaginez, dit-il, ce que doit être l'existence de ces prêtres qui ne disent pas un mot, qui ne font pas un geste sans le souci de leur ambition et de leur carrière à ménager. Ils ne songent qu'au présent, ils ne songent pas à l'avenir. Le moindre Frère convers dominicain est plus heureux qu'eux. Celui qui ne songe qu'à vivre son petit moment imperceptible ressemble à un homme qui aimerait mieux manger un pépin, plutôt de planter un arbre pour sa postérité. Les amateurs de pépin sont innombrables, depuis les oiseaux mouches jusqu'à ceux qui convoitent la mitre."

Voilà avec quelle franchise et quelle netteté il s'exprimait. Il ne prenait pas de ménagements, il bousculait tout, avec violence et brutalité. "Ne cherchez pas, disait-il, la direction du fleuve ou des montagnes : allez droit comme le vent, comme la foudre de celui qui vous envoie, comme les aigles." Et c'est ainsi qu'il allait.

Il se fût laissé tuer plutôt que de reculer d'un pouce. Quand il eut rétabli l'ordre des Dominicains, on lui conseilla de ne pas porter, pour revenir de Rome, le costume de cet ordre interdit en France. Et on lui donna une soutane de rechange en cas de besoin. Il jeta la soutane, et reparut fièrement dans la chaire de Notre-Dame avec la robe blanche et la pèlerine noire.

Un jour qu'il prononça à Saint Roch un sermon crânement libéral et réactionnaire, il déclarait : "Il ne faut pas une armée pour arrêter mes paroles : il suffit d'un soldat; mais Dieu a mis en moi, pour défendre sa parole et la vérité qui est en elle, une force qui défie tous les empires du monde."

C'était un roc et un volcan. Son éloquence faisait explosion. Il n'écrivait pas; il improvisait, il parlait d'abondance; on lui avait imposé le visa préalable de l'archevêché pour ses discours : il ne s'y soumit pas, ne pouvant pas écrire d'avance ce qu'il dirait.

Il payait cette faculté rare d'improviser par des licences, des lapsus, des incohérences d'images, qui dans sa bouche devenaient autant d'effets imprévus. Un jour, il évoqua l'étrange image des vieilles cathédrales pleurant aux funérailles du catholicisme et s'en allant en procession deux à deux comme des fleuves qui vont se perdre dans l'Océan. C'est extravagant; dit par lui, c'était d'un effet intense et sûr.

Un jour, un assistant accourt :

—Mon Père, c'est très bien, mais je dois vous prévenir que vous avez laissé échapper trois fautes de français.

—Vous m'étonnez!

—Oh! je les ai notées et comptées!

—C'est surprenant! J'en fais toujours une bonne douzaine. Est-ce que je baisserais?

Son succès fut prodigieux.

Les femmes portèrent des robes d'une étoffe d'un certain vert qui s'appela le vert Lacordaire, comme on avait eu les mouches à la Massillon.

Lacordaire se punissait de ce succès. Il se mortifiait. Il y a, dans la crypte de la petite chapelle des Carmes, rue de Vaugirard, une grande croix de bois sur laquelle, le vendredi saint, il se faisait attacher avec des cordes, et il restait crucifié de midi à trois heures.

Sait-on qu'il y a six pages dans l'œuvre de Sainte-Beuve, qui ne sont pas de Sainte-Beuve, mais de Lacordaire?

Et elles sont dans un livre où on n'aurait pas l'idée d'aller les chercher.

C'est dans le roman intitulé *Volupté*.

Sainte-Beuve voulait des renseignements sur la vie au séminaire.

Il demanda des notes à Lacordaire.

Celles-ci furent rédigées avec tant d'éloquence et de charme, que Sainte Beuve n'y changea rien et les inséra tout simplement dans son récit. C'est tout le chapitre qui commence par ces mots : "En entrant au séminaire."

Voilà une collaboration imprévue.

Mais Lacordaire n'était-il pas, lui aussi, journaliste? Il fut l'une des têtes de colonne du journal l'*Avenir*; il se jeta à corps perdu dans la politique militante; il la fit entrer à flots dans l'éloquence de la chaire, qu'il a révolutionnée, supprimant le "texte" et les trois points traditionnels; et l'on entendit tomber de la chaire des paroles inconnues, comme : Le premier arbre de la Liberté a été planté par Dieu dans le paradis terrestre", ou encore : "Je souhaite seulement que Dieu soit un citoyen de la France".

Lacordaire est bien l'une des plus étonnantes figures de ce siècle, par la fougue, la passion puissante, la vigueur et le courage. Il force l'estime et la sympathie.

Ses conférences à Notre-Dame marquent une date dans l'histoire : il n'était pas inutile de les faire revivre et résonner encore. Tel sermon sur la Passion du Christ, telle conférence sur la chasteté, sur le rôle de la Femme, sur l'Amitié, tel emportement contre le matérialisme, telle page sur sainte Elisabeth de Hongrie ou sur l'immutabilité de la doctrine catholique, méritent l'éloge de Chateaubriand, qui déclarait n'avoir rien lu de plus beau dans aucune littérature. Et cela vaut mieux de rouvrir ces œuvres et de les faire relire, que de jouer des revues ineptes et d'entendre des grivoiseries malsaines.

GRAND REVE

I

C'est également un beau rêve, un rêve admirablement chrétien.

Le bon abbé de Saint-Pierre, à qui notre langue française est redevable du mot «bienfaisance», et qui fut un philanthrope et un chrétien véritable, l'avait fait au commencement du XVIIIe siècle, et son «Projet de Paix perpétuelle», qui l'occupa toute sa vie, dit combien ce penseur et ce publiciste fut généreux et courageux, avec un esprit très haut et un cœur très noble.

L'abbé de Saint-Pierre, voulant supprimer les guerres entre les nations, guerres qui sont toujours plus ou moins criminelles et qui ont toujours la revanche pour dernier mot, voulait former un tribunal suprême des nations qui serait l'arbitre souverain de la paix.

D'autres hommes, du reste, penseurs, philsoophes et poètes, ayant le même esprit, la même élévation dans les sentiments, le même christianisme de justice et de grandeur, ont fait ou font encore ce rêve, et si l'internationalisme peut avoir une raison et une vérité, ce n'est pas dans la suppression de la patrie, qui doit être comme une personnalité inviolable, mais parcequ'il assure à chacun le respect des autres et qu'il protège les petits et les faibles contre la violence des ambitieux et des forts. Tout autre internationalisme est un mensonge.

Mais n'est-il pas étrange, à notre fin de siècle, quand un an nous sépare de celui qui sera le XXe, que ce soit un empereur, un autocrate, le czar de toutes les Russies, le maître de millions et de millions de sujets, le chef de l'armée la plus nombreuse du monde, soit celui qui parle de paix perpétuelle, qui en cherche les moyens, qui veuille le désarmement des nations, qui reprenne, du haut de son impériale autocratie, le projet de l'abbé de Saint-Pierre et des philosophes qui ne veulent ni armées, ni guerres, ni sang, ni glorieuses victoires proclamant les splendeurs des hécatombes humaines?

En effet, cela est étrange.

Et l'on se demande si le czar Nicolas, qui appartient à la famille des Romanov, où l'on est un peu fou, qui n'a point été élevé par des philosophes amis de la sagesse et des philanthropes amis des hommes, qui est un Russe dont on dit qu'il suffit de «gratter la peau pour trouver le Cosaque», qui peut être glorieux de posséder l'armée la plus nombreuse et la plus formidable armée du monde, et qui, croit-on, avec des yeux de Peirre-le-Grand, regarde plutôt Constantinople que la Chine, n'a point hérité de la maladie des Romanov et s'il n'y a pas de fâcheuses lacunes dans son esprit d'empereur.

Aurait-il peur des nihilistes?

Mais non, paraît-il.

Et ce Slave à l'œil bleu et doux, bien que couronné, est un rêveur sincère qui croit et ne ment pas.

II

Et comme le czar Nicolas est assez puissant pour que ses désirs ne soient point méprisés, mais bien plutôt pris en considération, c'est à la Haye, le 18 mai prochain, que s'ouvrira la conférence de paix proposée par le czar Nicolas, avec les représentants de toutes les nations, tout au moins les nations qui comptent.

Il est probable aussi, soit dit en passant, que la langue française, pour plusieurs raisons connues et suffisantes, sera la langue de la conférence. Le hollandais n'a pas les qualités voulues pour cela.

Mais la Haye, en hollandais S'cravenhaag, capitale du royaume de Hollande, est certainement une ville très convenable pour la conférence de la paix. C'est une ville fort belle, très calme et excessivement propre, ayant des palais, des musées, des gens paisibles, honnêtes, hospitaliers, buvant de la bière, jurant un peu comme tous ceux qui ont été ou qui sont marins, mais sans intention sacrilège et nullement disposés aux agitations et aux révolutions.

Quant au royaume de Hollande, comme chacun sait, c'est un petit royaume très pacifique, qui ne gêne pas ses voisins, qui n'a point des ambitions de conquérant, qui possède actuellement, sous une constitution qui en vaut une autre, une jeune et charmante petite reine bonne à marier, qui ne demande pas mieux sans doute, mais qui aurait tort, croyons-nous, de gêner maniser sa couronne et sa main.

Cette Hollande pourtant conviendrait bien à l'Allemagne de Guillaume qui aspire à l'honneur de devenir une puissance maritime de premier ordre. Mais la reine des mers, l'Angleterre aux innombrables tentacules, ne trouverait pas bon qu'il en fût ainsi.

Quoi qu'il en soit, pour complaire au czar des Russies, les nations d'Europe et d'Amérique, celles qui ont une armée, une marine de guerre et même une milice, ont nommé ou nomment les délégués de haut rang qui doivent les représenter le 18 mai prochain à la conférence de la Haye.

Et ces nations-là, comme de juste, sont la Russie elle-même, l'Angleterre son amie, l'Allemagne au casque belliqueux et triomphant, la France qui a oublié son désastre de 1870 et renoncé à la revanche, l'Autriche qui a mis sa main dans la main de Guillaume, l'Italie de Humbert à laquelle le Vatican de Léon XIII n'a pas encore pardonné, l'Espagne trop vaincue hier pour être dangereuse aujourd'hui, la Suède et la Norwège qui sont à la veille d'en venir aux mains, le Danemark qui a gardé de la reconnaissance à Bismark, la Grèce moderne qui doit se souvenir du conseil des Amphictyions de la Grèce antique, comme aussi, devons-nous penser, qui a le double honneur d'être à moitié européenne et à moitié asiatique.

N'oublions point la Belgique, qui compte et qui est un royaume, «vous savez».

Quant aux Etats-Unis, ils en sont, et le président McKinley a déjà choisi les représentants de la République américaine.

III

Vous voyez donc, ô philosophes, ô philanthropes, ô partisans de la paix universelle et de la fraternité des peuples et des nations, que très nombreux seront les membres de la Conférence de la Haye et qu'ils pourront former le plus auguste Congrès qui fut jamais, aussi grand dans son genre que le fut le Concile de Nicée, qui donna au monde le dogme chrétien.

Et vous devez tout naturellement penser que les gouvernements, empires, royaumes et républiques auront soin de choisir pour représentants leurs hommes les plus distingués, les plus illustres, ceux qui peuvent les honorer le plus et trouver la solution la plus parfaite au difficile problème qui fait rêver le czar sur son trône impérial de St-Pétersbourg.

Pour un Congrès semblable il ne faut pas des hommes ordinaires, et l'œuvre splendide demande des ouvriers de taille et non des manœuvres.

Il faut aussi des hommes pratiques, même pour la réalisation d'un rêve.

Aussi voyons-nous que ce ne sont pas précisément des philosophes, des académiciens, des poètes et des astronomes que les gouvernements choisissent pour la solennelle occasion, mais bien des personnages d'un caractère plus positif ou plus pratique, ceux qui ne rêvent pas ou rêvent peu.

Qui donc alors?

Mais des juristes ou des jurisconsultes, des hommes politiques ou des hommes d'Etat et de diplomatie, comme aussi, bien entendu, des généraux qui ont commandé ou qui commandent des armées, ayant pour métier celui de la guerre et pour gloire celle des lauriers sanglants.

Car le jurisconsulte doit connaître le droit international, et s'il ne savait pas interpréter savamment les lois et les règlements qui y appartiennent, la guerre serait l'état normal et constant de notre société, avec la force pour principe. C'est un homme qui sait ordinairement le latin.

Car l'homme qui n'est point homme politique ou homme d'Etat, c'est-à-dire versé dans la science des affaires publiques, et qui ne sait point la raison d'être des gouvernements et des sociétés, n'ayant été ni ministre, ni législateur, ni ambassadeur, ni diplomate, est un ignorant auquel on ne confie point la solution d'un immense problème politique et social. A part cela, du reste, il peut être un parfait honnête homme, et rien n'a bien prouvé jusqu'à présent que la diplomatie, art tortueux de la fourberie et du mensonge, soit la science parfaite de la vérité et de l'honnêteté.

Car l'homme d'armes, maréchal, amiral, général et même simple capitaine, est par métier et profession versé dans toutes les choses qui concernent l'armée, la guerre, la science de l'attaque et de la défense, le secret de la victoire, voire même le pointage des canons et le maniement des fusils. C'est un stratège. Il est souvent le premier pouvoir de l'Etat, et l'on peut dire en plus d'un royaume: «Togæ cedant armis!»

IV

Pourtant, ce jurisconsulte du droit international qui met tout naturellement sa nation au-dessus des autres, surtout quand elle est conquérante et bien armée, n'a-t-il pas toujours un peu le sentiment de la force et va-t-il déclarer en principe que la guerre entre peuples est un crime sans nom ou une abominable boucherie de chair humaine? Osera-t-il affirmer, au nom de la raison, de la justice et de l'humanité, par le Christ vivant qui mourut pour condamner la mort et la haine, que l'homme n'a aucun droit de mort ou de massacre sur ses semblables et que la seule loi juste et divine est celle-ci: «Tu ne tueras point!» Il trouvera sans peine et sans trop chercher des «cas» nombreux où l'attaque est permise et la défense sacrée. Après tout, la force est plus souvent qu'on pense le moyen d'imposer le droit. «Vide Roman».

Pourtant, cet homme politique qui fut ministre ou diplomate, qui connaît ou doit connaître l'histoire de sa nation et celle des autres, qui sait que les réparations et les rectifications de frontières ne se font point à l'amiable ou dans un élan d'enthousiasme, qui peut lui-même, comme patriote et au nom de sa race, éprouver un ardent besoin de revanche et de suprématie, et dont les sentiments sont souvent faits de passions humaines d'un caractère peu chrétien et peu fraternel, est-il toujours prêt à faire les sacrifices généreux et douloureux, lâches selon beaucoup, qui lui commanderont l'oubli, qui ne lui permettront plus de haïr et de se venger, et qui laisseraient flotter paisiblement, çà et là, des drapeaux ennemis et odieux sur un territoire volé ou conquis? Cet homme, assez peu tendre, trop peu sentimental ou sensible pour s'affecter beaucoup des horreurs d'une bataille, sachant que l'histoire de l'humanité, depuis Caïn jusqu'à nos jours, avec tous les peuples, toutes les nations et toutes les races, n'est qu'une histoire de tueries, de conquêtes et de vols, est il un véritable apôtre, un apôtre résolu, chrétien et martyr, de la Paix perpétuelle, universelle et divine? Ce sceptique en moral et en moyens, faux comme Talleyrand ou brutal comme Bismark, se moque bien volontiers des rêveries des philosophes comme l'abbé de Saint-Pierre, des strophes magnifiques des poètes et des creuses ou nuageuses théories sur la paix. Il est bien trop sage, vraiment, pour être socialiste de cette façon. Sa science, son expérience, son éducation, le milieu dans lequel il a vécu et vit, les choses qui se sont passées, qui se passent et qui se passeront toujours dans le drame éternel de l'humanité, tout cela lui défend de croire que l'homme est bon, que les nations peuvent s'aimer et que les races fraterniseront un jour dans l'Evangile de vérité, de justice et de lumière.

Et l'homme d'armes, général et même capitaine?

J. GENTIL.

La concurrence américaine en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 22 avril—La concurrence industrielle américaine devient, denouveau, le sujet de toutes les préoccupations. Il ne se passe pas de jour que l'on ne trouve un article sur ce sujet dans les journaux industriels d'Angleterre.

Le «Times» publie un long article sur la concurrence des Américains dans l'industrie du fer et de l'acier. Il appelle l'attention sur la hausse des exportations de fer et d'acier de l'Amérique. Il en résulte que les prix en Angleterre ne repcsent plus sur la concurrence du continent, mais sur la situation industrielle américaine. Peu à peu les commandes ont passé de ce côté-ci de l'Atlantique à l'autre côté (américain). Aussi cette branche de l'industrie est-elle à moitié ruinée en Angleterre.

Le «Times» dit à ce propos:

La situation est telle, que les fabricants anglais en sont à se demander si la compétition américaine règlera les exportations et les prix de l'Angleterre, et s'il vaut la peine de lutter contre cette concurrence qui trouble tous les esprits.

Pourtant il entrevoit les chances d'un retour à la prospérité. Les industriels anglais, dit-il, éprouvent un certain soulagement, en voyant les prix monter en Amérique, de façon à satisfaire les aspirations les plus ambitieuses de ce pays.

Le «North Star», de Darlington, ajoute: L'entrée des produits américains sur les marchés anglais est un véritable danger. Tout le monde sait que l'on court grand risque à laisser le client aller s'approvisionner ailleurs. Il est temps que tous les intéressés dans l'industrie du fer, en Angleterre, se préoccupent sérieusement de cette question.

Mort de la duchesse douairière de Marlborough.

Presse Associée.

Londres, 20 avril—La mort de la duchesse douairière de Marlborough, veuve du septième duc de Marlborough, est un coup terrible porté à la saison des fêtes du grand monde. La Duchesse ne s'était jamais complètement remise des chagrins que lui avait causés la mort de son fils.

Son décès jette le deuil dans un grand nombre de familles de la pairie, spécialement sur la famille du duc et de la duchesse de Marlborough. Les funérailles de la duchesse douairière ont eu lieu, vendredi soir à Blenheim.

Encore le mariage Rosebery-Crewe.

Presse Associée.

Londres, 22 avril—On a beaucoup critiqué l'ostentation et les extravagances des millionnaires américains, à propos des mariages Sloan et Vanderbilt; mais Lord Roseberry vient de dépasser tout cela. Il a fait cinématographier le cortège des nouveaux époux sortant de l'antique édifice, (Westminster Abbey). Tout le cortège marchait lentement, pour que l'on put prendre tous les personnages.

Les deux époux étaient dans une calèche découverte pour que tout le public put tout voir et tout admirer.

La question financière en Espagne et au Mexique.

Presse Associée.

Mexico, 22 avril—Le Correo Espanol pense que la guerre aux Philippines continuera, tant que les forces d'Otis et de Dewey ne trouveront pas moyen de se retirer honorablement du théâtre des hostilités; mais il semble en même temps évident que les américains ne cherchent guères les meilleurs moyens de terminer la guerre; ils ne visent qu'au moyen de bacler la paix avec Aguinaldo.

Le même journal, qui est l'organe des résidents espagnols, croit que ce qu'il y a de mieux à faire pour les espagnols qui habitent le Mexique, c'est de rentrer en Espagne, où il y a de vastes terrains très féconds qui n'ont besoin que d'être bien travaillés et bien irrigués, pour devenir très productifs.

L'article cite, comme exemple, la France qui s'est, de cette façon, remise des pertes que lui avait fait éprouver la guerre avec l'Allemagne.

L'article a attiré l'attention du public; mais on a rejeté le conseil, que l'on regarde comme d'une exécution impossible.

Le ministre des finances Limantour part aujourd'hui pour les Etats Unis et, de là, va en Europe, pour y recouvrer sa santé. Il va s'occuper d'un projet de conversion de la dette, reposant sur une diminution de l'intérêt. Les grands banquiers de l'Europe ont accueilli le projet très favorablement.

Le Mexique gagnera beaucoup à une réduction de 6 à 5 et même à 4 pour cent de l'intérêt sur l'or.

Le bruit court que les financiers européens ont proposé au Mexique de placer sa dette sur la base de l'argent pour éviter les pertes qui résultent des fluctuations qui ont lieu dans l'échange, ce qui rend très difficile tous les calculs sur le budget.

:o:

Rapport démenti.

Presse Associée.

Berlin, Allemagne, 22 avril—La «Gazette de l'Allemagne du Nord», un journal semi-officiel, dément aujourd'hui le rapport envoyé hier à une agence de nouvelles de Londres, d'après lequel le croiseur protégé allemand Gefion aurait reçu l'ordre de se rendre à Apia, Samoa, après avoir pris des munitions supplémentaires à Kiau Chou, Chine, et annonçant, en outre, qu'un autre croiseur allait le suivre.

Rupture d'une levée dans l'Iowa.

Presse Associée.

St-Joseph, Missouri, 22 avril—La levée de Fayne, à Hamburg, Iowa, à quatre-vingts milles au nord de St-Joseph, sur la ligne de Burlington, a cédé aujourd'hui sous la pression des eaux du Missouri.

Il y aurait eu de nombreuses pertes de vies si quelques ouvriers qui essayaient de renforcer la levée n'avaient averti les fermiers du danger.

De nombreuses personnes se sont enfuies, abandonnant tout ce qui se trouvait dans leurs maisons et leurs bestiaux.

La brèche s'est agrandie graduellement. Elle a maintenant deux cents pieds de largeur.

Cette digue avait été construite pour protéger une partie de la ville de Hamburg et la gare et les voies du chemin de fer de Burlington.

De nombreux ouvriers de la compagnie aidés de citoyens de Hamburg travaillent sans interruption à combler la brèche avec des sacs de sable. Comme une baisse se produit au-dessus de Hamburg on croit qu'il n'y aura pas d'autres dommages. Les voies du chemin de fer sont intactes.

Démenti.

Presse Associée.

Washington, 22 avril — C'est sous l'autorité d'un membre du cabinet qu'on dément d'une façon absolue le rapport annonçant la discussion à la séance tenue hier d'une prétendue conspiration aux Etats-Unis pour les affaiblir dans les Philippines.

Ecrasés par un train.

Presse Associée.

Barabpo, Wisconsin, 22 avril—Quatre jeunes gens ont été écrasés aujourd'hui par l'express de Chicago et Nord-Ouest à Crawford, près de Baraboo. Ils suivaient la voie. Trois ont été tués sur le coup, Bennie Tulips, Kittie Marshall et Nellie Welch. Frank McDonald a été grièvement blessé.